

Présentation du livre d'Anne-Lise Stern par Françoise Samson

Œdipe a Venise

Œdipe à Colonne, qui ne connaît le titre de la tragédie, mais Œdipe à Venise, ça c'est vraiment inédit, et pour moi, qui ai l'honneur de présenter «Le savoir-déporté», le livre d'Anne-Lise Stern, c'est presque unheimlich comme une sorte de passage inattendu du privé au public ou encore comme de se retrouver à l'endroit d'un envers et inversement: Paris, Berlin, le français, l'allemand, aller et retour, Freud et Lacan, la psychanalyse et l'écriture, aller et retour. C'est donc ce livre qui, à ma surprise, me ramène à Venise, cette ville aux splendeurs aiguisées, qui inventa le nom de ghetto, transformant un nom commun geto «fonderie» en signifiant, hélas, universel. Et si en ce lieu je reviens, c'est par les tours et les détours des signifiants : les mêmes qui m'avaient amenée, il y a maintenant plus de vingt ans, à aller écouter les lectures-montages d'Anne-Lise «Camps, histoire, psychanalyse». D'abord chez elle, puis chez Danièle Lévy, ensuite rue de Vaugirard, enfin à la Maison des sciences de l'homme. La succession des lieux le montre, la voix d'Anne-Lise est passée du bouche à oreille privé au public d'une illustre Maison pour, enfin, se faire entendre dans ce qu'elle écrit et qui, si justement, est publié dans la collection du Seuil «La librairie du XXI^e siècle». Je dis, enfin, car impossible de compter le nombre de fois où je l'ai pressée de le faire ce livre, pour elle, pour nous, pour les générations à venir. Que Nadine Fresco et Martine Leibovici soient ici remerciées d'avoir réussi à l'en faire accoucher. C'est en effet à nous que de sa voix Anne-Lise adresse cette lettre écrite, ceux «nés après», juifs et non-juifs, quels que soient leur pays et leur histoire particulière, mais surtout à ceux qui sont devenus analystes ou sont en passe de le devenir, quel que soit le groupement analytique auquel ils appartiennent.

C'est une lettre d'amour, d'a-mur, disait Lacan, et Anne-Lise, c'est bien vrai, ne pense qu'à ça, aux murs du camp et aux «retombées», sur les vies et les amours, de ce qui a eu lieu là-bas et qui a fait que plus rien, jamais, dans ce qu'on appelle le monde, n'a plus été pareil.

C'est un alphabet pour nous apprendre à lire, les graffitis, les sigles, les dessins, les photos et les mots sur les murs, sur les écrans de télévision, de cinéma, d'ordinateur, sur l'écran de nos fantasmes, lire les tatouages sur les corps, ceux par exemple des jeunes d'aujourd'hui, rencontrés dans nos vies privées, mais aussi sur les divans ou dans les institutions diversement «psy», les lire aussi sur les pages des journaux, des publications en tout genre, y compris psychanalytiques.

C'est un Baedeker, précis et d'une rigueur acérée, où nous repérer dans les ruelles tortueuses et parfois nauséabondes qu'empruntent les signifiants, même et surtout si les dites ruelles sont pavées des meilleures intentions, pour mieux nous égarer de leur sens mouvant, pour mieux égarer notre sens de l'orientation juste. Le regard d'Anne-Lise découvre pour nous d'innombrables lieux, d'où on a un point de vue dégagé de tout préjugé, de tout préfabriqué, de toute langue de bois. Enfin, on respire!

Certes, le chemin est parfois rude: on frôle le vide, on côtoie le pire, alors on renâcle à aller y voir, on préférerait ne pas savoir, ne pas avoir ce vertige, ne pas être aspiré dans le trou noir de cette horreur-là. Et puis une voix claire, celle d'Anne-Lise, une voix de petite fille raconte l'histoire d'Otto, l'ours transitionnel, passeur d'histoires entre générations, puis une jeune fille «encore fraîche» et un homme «au beau regard encore» «se tiennent par les yeux» jusqu'au bout du chemin qui à Birkenau mène à la chambre à gaz, une jeune femme parle de Freud et d'Œdipe dans une baraque de Bergen-Belsen, un rêve en vient à une compagne qui,

interprété, la tire vers la vie. Du fond du pire s'ouvre alors «une enclave humaine» où un peu de père redonne place au désir et où un peu de tendresse maternelle regonfle le corps de pulsion de vie.

C'est un album de photos qu'Anne-Lise nous offre comme album de famille, de famille humaine, mais aussi psychanalytique et politique : juifs, écrivains, allemands, médecins, polonais, historiens, français, psychanalystes, goys, cinéastes, beurs, femmes, chanteurs, peintres, drogués, blancs, tchèques, poètes, hommes, américains, noirs, enfants, italiens, psychologues, salauds et héros, morts et vivants, célèbres et inconnus, s'y retrouvent côte à côte, instantanés pris sans jugement qui condamne, sans faux semblant, souvent même avec une sorte de tendresse, une tendresse sans illusions et un peu rêche . «"Der Posten ist auch ein Mensch" - le garde lui aussi est un être humain. Nous y sommes à la question de fond : le Posten est un être humain». Alors, dans ces temps où on voudrait nous sommer de choisir son camp, cette générosité peut, si on veut bien l'accepter, nous aider à garder les yeux ouverts sur ce qui trame notre histoire, nos histoires, celles des analysants.

C'est un travail d'arpenteur qui relève lettre à lettre, déchiffre les traces de cette rupture de civilisation laissées dans le psychisme, rupture dont le nom est Auschwitz et nous les rend lisibles «lesbar». Dans ce travail-là, me semble-t-il, se résout ce qu'Anne-Lise appelle son double-bind, cette difficulté, cet impossible à «faire tenir ensemble déportée et psychanalyste» et qu'elle formule par deux questions et une réponse: «Peut-on être psychanalyste en ayant été déporté(e) à Auschwitz? La réponse est non. Peut-on, aujourd'hui, être psychanalyste sans cela? La réponse est encore non. Éclairer comment ces deux impossibilités se tiennent, de quoi est fait leur rapport, me semble une bonne façon d'aborder la question: quelle psychanalyse après la shoah?», Ou encore par une autre question: «Et ne faudrait-il pas aux trois métiers impossibles désignés par Freud -éduquer, gouverner, psychanalyser, ajouter ce quatrième: témoigner?». De ce travail-là nous pouvons nous laisser enseigner quand, psychanalystes, nous sommes confrontés au réel qui insiste et que nous avons à suivre le texte de nos analysants lettre à lettre, «à la condition de n'en pas rater une» comme le disait Lacan qui le tenait de Freud. Enseignés par ce savoir-là, ce «savoir-déporté», peut-être serons-nous plus à même de revêtir les habillages, les haillons de l'objet a, les shmattes, à présenter comme cause du désir sans nous croire obligés de nous pousser du col ou de nous corseter de théories prêtes à porter.

C'est un garde-fou pour nous alerter face à cette menace, ce danger qu'il y aurait, qu'il y a à laisser le champ libre aux évaluateurs, classificateurs et numéroteurs de tout poil, bref à ce qu'Anne-Lise appelle le pouvoir psychiatrico-médical, le travail-famille-Sécurité sociale, le piège psy. Au lieu de débander devant, nous dit-elle, il vaudrait mieux, imperturbablement, comme le petit yid en guenilles de Theresienstadt, affirmer: «Ich steih! (Je suis là, je me tiens debout, j'y suis [...])».

C'est un garde-corps pour empêcher les uns et les autres de passer à l'acte de la mauvaise façon, de basculer par la fenêtre du fantasme de n'avoir pu en déchiffrer ou s'en faire déchiffrer les coordonnées. «Peut-on «panser» Auschwitz par la psychanalyse ? Et mon travail de parole, d'écriture, est-il tombé lui aussi dans la rubrique pansement, tentative de pansement?», écrit-elle. Puis elle nous raconte l'histoire de kritzal du rabbin guérisseur : «[...] allez à la synagogue et le premier à qui vous verrez, s'il retrouve sa manche, un petit numéro écrit sur le bras, allez vers lui, racontez-lui vos douleurs, et vous verrez, ça marchera très bien.» Mais qu'on ne s'y trompe pas, nulle question ici de croyance ou de religion, Anne-Lise ne va jamais à la synagogue: il s'agit d'écriture.

Car le livre d'Anne-Lise est le livre d'un écrivain, d'un poète. Telle a été ma surprise à sa lecture : je connaissais presque tous les textes qui le trame, enfin, je croyais les connaître, de les avoir entendus et même lus pour certains de près en vue de leur publication dans les Carnets de l'Ecole de psychanalyse Sigmund Freud ou dans Essaim. C'était sans compter sur ce deuxième tour - impulsé peut-être par les textes magnifiques écrits à son retour d'Auschwitz - qu'elle a forgé, auquel elle les a forcé : un véritable passage à l'écrit, en quelque sorte un passage du témoignage au savoir. Du coup, ce savoir-déporté, se retrouve sur le même bord que le désir, laissant au centre de ce nouage inédit une ouverture pour servir d'hameçon au désir du lecteur et lui faire un chemin de lumière pour s'orienter dans ce XXI^e siècle.

Œdipe à Venise saura soutenir, je n'en doute pas, ce regard-là, ce «courageux regard».

Françoise Samson